

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRES.
GAITE. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obtiens ni ne communique à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux, et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
W. H. ROWEN, Imprimeur.

N. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année au vol. se compose de 26 numéros et se divise en deux tomes de 12, sans y compris l'Annuaire. On ne reçoit pas de souscription par mailles de six mois. Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Toute communication, demande ou réclamation devra être adressée au rédacteur. On ne sera pas responsable des articles publiés et des faits publiés; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis qu'à moyennant rénumération de 25 c. par ligne.

Unx des Annonces. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au delà de 6 lignes, 2 sous la ligne. Chaque insertion subséquente se fait au quart des prix et à des heures. Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.
RÉIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au moins de quatre piastres. Celles qui en insèrent plus de six piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

LA TOUR DE MONTGOMERY;

Ou le dernier tournoi à la cour de France.

1347.

Vers le milieu du seizième siècle, encore plein de l'ombue et des souvenirs de Pavie et de Marignan, la cour du jeune roi de France offrait partout le spectacle d'un luxe et d'une prodigalité peu communes à l'état malheureux de notre patrie. Les Tuileries étaient l'hôtel Saint-Pol qui occupait l'emplacement de la Bastille. Toutes les nuits passaient illuminées et bruyantes, et Paris pouvait assister à des fêtes, tandis qu'on brûlait les hérétiques à Orléans. Ce contraste semblait plaire à cette cour dépravée où l'instinct du plaisir et de la domination avait toute noblesse d'âme, toute humanité...

Pénétrer sous ces voûtes dorées, dans ses salons royaux, vous n'y rencontreriez pas des vieillards au profil noyé, à la tête blanche, Les Hospital et les Sully n'y seraient point encore parvenus, et le vieux comédien de Montevener, trompé par la fortune et combattant l'opprobre pendant que le roi s'amuse, brise son épée à la bataille de Saint-Quentin.

Tel était l'état de la cour sous le règne de la duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers. Catherine de Médicis, au sein d'une cour inoccupée, un peu dédaignée par Henri, semblait préparer silencieusement les ressorts de son ambition et de sa politique machiavélique. Cette époque fut en renommée à la cour un noble et beau chevalier, capitaine de la garde écossaise; il s'appelait Gabriel Montgomery, et bien que d'un naturel insouciant et négligé, passait pour une des plus fines têtes de la noblesse.

Le comte de Montgomery, qui s'était déjà signalé sous le règne de François Ier, en Écosse, où il avait commandé le secours envoyé à la princesse Marie Stuart, était un homme de bronze au milieu de cette cour efféminée; c'était, comme sa vie et sa mort l'attestent, un de ces caractères forts et de ces hommes droits et austères qui servent de colonnes à l'histoire, qui sont comme les jalons viraux de l'humanité, et dont la soche commencent avec les Charles Martel, les Pépin-le-Bref et les Charlemagne, s'étendant, puis venant à un grand intervalle dans la personne de Henri IV à l'apogée de son pouvoir, pour disparaître de nouveau, puis se relever plus énergique encore, mais moins chevaleresque, dans le type simple et majestueux de Napoléon.

Or, Gabriel se trouvait au bal, mais sans se mêler aux groupes de dames voluptueuses, sans se chercher à surprendre, des regards ou des sourires; il avait le front large et ridé par la réflexion, la lèvre soucieuse, le regard ardent et fixe, comme devant les créneaux d'une citadelle. C'est qu'il s'agissait de jouer une partie.

L'or roulait sur un tapis de brocard; les enjeux étaient considérables, et le comte de Montgomery, isolé parait tout ce monde, était absorbé dans ses calculs; il ne s'était pas même aperçu qu'il jouait avec son ennemi, le vicomte de Chartres. Le jeu était sa passion favorite; puis, disait-on, en fait d'amour, on ne lui connaissait que celui qu'il avait pour ses six fils, dont l'aîné servait déjà dans la garde écossaise.

Gabriel pouvait avoir alors quarante ans. A quelques pas de la table de jeu, la belle et fière Catherine de Médicis, contemplant ardemment de l'aise de sa rivale, Diane de Poitiers, parlait à ses courtisans de la fermeté du roi, qui s'était allé en personne au parlement faire arracher de leur siège et jeter en prison cinq conseillers qui avaient eu l'audace de proposer l'épargne d'un luthérien fidèle à sa croyance. Le duc de Guise n'était pas à sa cour, car il avait applaudi à cet empoisonnement de calvinistes. Mais la maréchale de Brissac s'était de bon cœur à ce récit. De son côté, la reine entretenait ses courtisans de son beau projet de construire un palais à la place d'une taverne sur les débris de la Seine, projet qu'elle devait réaliser pendant le règne de Charles IX.

Dans une embrasure de fenêtre, le petit, mais intrépide maréchal de Cossé, qu'on avait surnommé le maréchal des bouteilles, parce qu'il était gourmé et gai buveur, examinait avec attention le mécanisme d'une arme récemment inventée, l'arquebuse; sur un des côtés de la croasse était l'effigie royale; sur l'autre, la date de 1530, Curban, brave calviniste sous les ordres de l'amiral de Coligny; le beau Brissac, favori des dames, avec plusieurs autres hommes d'épée, entouraient le petit Cossé, qui, ne pouvant s'arrêter groupé, menaçait les assistants de son arquebuse. De là, grands éclats de rire; puis une espèce de querelle qui pouvait mal finir. Il ne fallut rien moins que ce bruit pour tirer le comte de Montgomery de sa table de jeu; il se mit entre les deux adversaires et empêcha qu'un duel ne s'ensuivît. C'était assez pour le règne de Henri d'avoir commencé par celui de Jarnac et de la Châtaignerie.

Mais la foule des danseurs et danseuses quittait le grand salon et tout le monde se portait dans la pièce voisine occupée par la reine et le roi; c'était Louis Gaucic, l'Italien, qui, mandé par Catherine, venait d'entrer sur la fin du bal... il était deux heures du matin... on s'assit. Le silence fut fait, et cet homme en robe brune et en bonnet rouge et noir, enfin ce magicien, après avoir prononcé des regards prophétiques sur le brillant assemblée, marcha droit à la reine, et lui prenant la main pour lui tirer son horoscope. Lui prit qu'elle regardait sur un beau royaume; plusieurs seigneurs donnaient leur main et furent satisfaits l'horcle souffla le roi, qui ne voulait pas que l'on tirât son horoscope, y consentit aux instances de Catherine; tout le monde se tint, dans un des salons de l'hôtel Saint Pol, l'Italien

Louis Gaucic lui prédit, en présence de toute sa cour, qu'il serait tué en duel; aussitôt Henri lui proposa la place de bouffon, alors vacante, et lui jeta sa riche escarcelle, en riant aux éclats de son étrange prophétie.

En effet, cette prédiction faite à un roi devait paraître absurde et ridicule. Tous les courtisans le raillaient; mais le magicien s'était retourné vers le comte de Montgomery, au vu duquel se seul, entre tous, il ne riait pas... Il était quatre heures du matin, le jour parut et la foule s'écula.

1550.

Il y avait déjà douze ans qu'Henri régnait, et l'édit d'Écouen, portant peine de mort contre les luthériens, paraissait. La lutte acharnée de deux religions, en attirant le ciel, couvrait la France de lâchers et d'échafauds; de plus, entre les Guise et les Coligny, le spectre effrayant de 1572 semblait déjà surgir au loin et menacer, la raison des peuples de sa lunette, mais passager obscurité. Le maréchal de Termes et le duc de Guise, l'un près de Gravelines, l'autre à Thionville, alternaient les revers et les triomphes de nos armes.

Enfin, la guerre se termina par le mariage d'Isabelle de France, fille du roi, avec Philippe II d'Espagne, fils et successeur de Charles-Quint, et celui de Marguerite, sœur de Henri II, avec le duc de Savoie. Les cours, cette fois, lui jetèrent des fleurs de joie sans inculquer à la tristesse des armes, aussi profita-t-elle de l'occasion comme une aigle, le comte qu'elle était (la duchesse de Valentinois avait autre-pasé la quarantaine); or, elle se fit belle, et toute brillante de parure, attira les regards du roi d'Espagne, alors logé à l'hôtel Saint Pol, dont les soufres et hautes murailles pouvaient lui rappeler l'Escurial.

Des tournois et carroubels avaient été ordonnés pour les noces d'Élisabeth et de Marguerite; la foule encombra les rues de la bonne ville; les archers faisaient de nombreuses paratrielles, et l'on vit que la paix et la joie régnèrent dans toutes les consciences.

L'hôtel Saint-Pol, le palais des Tournelles, la vaste et longue rue Saint-Antoine étaient pavés d'écussons et d'armoiries au champ d'azur; des fleurs nouvelles couvraient les bords de la lice et des tribunes où s'élevaient les dames couvertes de pierres; une musique guerrière animait ce royal spectacle, et les trois appels avaient été faits à son de trompette; chacun, orné des couleurs de sa dame, se disposait à de valeureuses promesses. Le comte de Montgomery, connu pour son adresse, fit un des tenants au fameux tournoi; les cors et trompettes sonnaient, le peuple applaudit, les lances se brisaient, les chevaux se cabriolaient, et les dames de la cour, comme d'autres Roisines, levèrent leurs mains gracieuses et blanches, encourageant des vœux et du geste les chevaliers qui s'élevaient les dames couvertes de pierres; une musique guerrière animait ce royal spectacle, et les trois appels avaient été faits à son de trompette; chacun, orné des couleurs de sa dame, se disposait à de valeureuses promesses.

Le comte de Montgomery, connu pour son adresse, fit un des tenants au fameux tournoi; les cors et trompettes sonnaient, le peuple applaudit, les lances se brisaient, les chevaux se cabriolaient, et les dames de la cour, comme d'autres Roisines, levèrent leurs mains gracieuses et blanches, encourageant des vœux et du geste les chevaliers qui s'élevaient les dames couvertes de pierres; une musique guerrière animait ce royal spectacle, et les trois appels avaient été faits à son de trompette; chacun, orné des couleurs de sa dame, se disposait à de valeureuses promesses.